

SODOME À POTSDAM :  
LES PASSIONS ENTRE HOMMES DANS LES *MÉMOIRES*  
*POUR SERVIR À LA VIE DE MONSIEUR DE VOLTAIRE*

*Marc Hersant*  
*Université Lyon 3, CEDFL, « Marge »*

Homosexualité, sodomie, travestissement, et autres licences de mœurs vivent des heures fort contrastées à l'époque classique, des imprécations incendiaires des prêtres contre ce qu'on appelle souvent alors « goût italien » aux infinies théorisations par les personnages de Sade de la supériorité de la sodomie sur des pratiques sexuelles plus conventionnelles, et de l'« homosexualité » sur une « hétérosexualité »<sup>1</sup> que certains libertins de ses romans accablent de leur mépris. Dans les plus hautes sphères, Monsieur, frère de Louis XIV, se promène en pleine cour presque habillé en femme, et entretient une tumultueuse cour de mignons qui obtiennent tout de lui en usant de leurs charmes virils<sup>2</sup>. Le duc de Vendôme est décrit par Saint-Simon comme « plus salement plongé toute sa vie que personne » dans ce qu'il appelle un « horrible goût », satisfait dans ses turpitudes par « ses valets et des officiers subalternes »<sup>3</sup>, et ce, pour ainsi dire publiquement. L'abbé de Choisy, qui n'était pas, d'ailleurs, homosexuel, va jusqu'à faire de son goût pour le travestissement l'objet de la longue et éblouissante confession qui est devenue célèbre comme « Mémoires de l'abbé de Choisy habillé en femme ». Alors que la sodomie occupe une place importante dans le procès de Théophile de Viau au siècle précédent, et que Deschaffours est encore brûlé officiellement sur ce motif en 1726, même si ses crimes réels étaient, pour nos critères modernes, infiniment plus graves, le curé Meslier, dans son prodigieux testament antichrétien, semble parfois insinuer qu'un mariage entre hommes ou entre femmes ne serait peut-être pas si abominable. Quant aux attitudes des penseurs les plus en vue des Lumières, elles sont des plus contrastées, de la pudibonderie d'un Montesquieu parlant à propos des

1 Ces termes anachroniques ne sont évidemment pas utilisés par Sade...

2 Saint-Simon, *Mémoires*, éd. Yves Coirault, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1983-1988, 8 vol., t. II, en particulier p. 14-15.

3 *Ibid.*, p. 694.



Grecs d'un « vice aveugle » régnant « d'une manière effrénée »<sup>4</sup> à l'horreur très peu théorique affichée par le Rousseau des *Confessions* pour les manifestations liquides intempestives des ardeurs de certains de ses compagnons masculins, des insinuations assez libres sur ce sujet d'un Diderot aux formidables plaidoyers de Sade dont j'ai déjà parlé. Et dans ce domaine, rien n'est jamais sûr : les Lumières les plus « radicales » et le libertinage le plus effréné peuvent à l'occasion rejeter l'homosexualité comme une aberration et un dévot comme Saint-Simon se montrer, lorsque son goût pour les excentricités déborde ses préjugés moraux, singulièrement compréhensif : j'ai montré ailleurs que son évocation de l'abbé d'Entraques, travesti haut en couleurs, ne contient pas l'ombre d'une inflexion réprobatrice et s'apparente même à une véritable contemplation poétique de cet original dans toute la gloire de sa singularité<sup>5</sup>.

102

Quant à Voltaire, celui qui est devenu l'étendard pour l'éternité de l'idée de tolérance dans le domaine religieux n'en a pas toujours fait un thème central de sa pensée dans le domaine des mœurs et, au-delà de ses plaisanteries à répétition sur le « goût italien » des jésuites (dont on trouve des exemples au début de *Scarmantado* ou dans *Candide*), ses positions les plus construites sur le sujet ne représentent en rien un moment capital dans l'histoire du statut social de l'homosexualité. Certes, ses fréquentations du Temple, dans sa jeunesse, l'ont habitué à côtoyer les goûts les plus divers sans trop s'en offusquer, et il a parfaitement toléré les mœurs de Frédéric II, qui ne l'ont nullement empêché de l'idéaliser pendant leur idylle, avant de les retourner contre le monarque. Certes encore, il a aidé très généreusement Desfontaines dans un moment où ses mœurs lui avaient attiré les pires ennuis, avant de se venger de cet ingrat en transformant en scie destructrice son penchant pour les garçons. Et sans avoir ardemment milité pour cette cause, il semble avoir jugé excessive la punition de la sodomie par le bûcher, avec la même ouverture d'esprit très ambiguë qui lui fait dire qu'il ne faut pas brûler les juifs. Quelques mois avant de mourir, il se passionne pour un transsexuel ou androgyne qui défraie alors la chronique, le chevalier d'Éon, et en parle à plusieurs reprises avec une intense curiosité dans ses lettres de décembre 1777. Bref, Voltaire, sur ce point un pur spécimen d'Ancien Régime, fait coexister de manière très frappante une espèce de légèreté pragmatique et d'insouciance libertine quand les personnes de mœurs soi-disant dissolues sont appréciées de lui ou suscitent sa curiosité, et une intolérance d'occasion, allant de l'insinuation perfide à l'imprécation quand cela l'arrange ou qu'il a des comptes à régler. Mais si l'on cherche, dans son œuvre, une pensée

4 Montesquieu, *De l'esprit des lois*, éd. Robert Derathé, Paris, Classiques Garnier, 2011, 2 vol., t. I, p. 115.

5 Voir mon article « L'écriture de l'Histoire et la question du singulier chez Saint-Simon », *Cahiers Saint-Simon*, n° 41 (2013), p. 23-34.



un tant soit peu élaborée sur ce sujet, c'est tout de même un rejet assez brutal et une incompréhension manifeste qui dominant : le moins que l'on puisse dire, c'est que le sublime défenseur de Calas ne saurait servir d'étendard ou d'icône au mouvement *gay* !

Ses articles « Amour nommé socratique » puis « Amour socratique » pour le *Dictionnaire philosophique* et les *Questions sur l'Encyclopédie*, le second étant une réécriture et une amplification du premier, entassent donc les clichés jusqu'à la nausée du lecteur moderne, si celui-ci ne les confine pas dans un historicisme inodore. Une idée qui revient souvent est que l'attrance d'un homme pour un autre ne s'expliquerait que par une carence de femmes et constituerait donc un désir de substitution sans originalité, par une espèce d'erreur ou de déplacement accidentel lié aux circonstances. Dans le *Dictionnaire philosophique*, Voltaire s'amuse ainsi du paradoxe que ce qu'il présente comme « un vice, destructeur du genre humain » et « un attentat infâme contre la nature » soit « pourtant si naturel »<sup>6</sup> et s'épanouisse spontanément dans des cœurs encore juvéniles. Partant du principe discutable que le désir sexuel serait plus fort chez les hommes que chez les femmes, il croit pouvoir expliquer l'attrait d'un jeune mâle pour un autre par la féminité apparente et provisoire de certains joveux, erreur que les climats les plus chauds rendraient compréhensible et tolérable, alors qu'elle constituerait une « abomination dégoûtante »<sup>7</sup> plus au nord. Dans la version des *Questions sur l'Encyclopédie*, on retrouve ce refrain, et c'est toujours faute de femmes que les hommes sont censés s'accoupler, que ce soit dans le cadre monastique, où l'homosexualité est présentée comme une conséquence du célibat, ou en Grèce antique, où elle aurait résulté de « la sévérité des mœurs des femmes »<sup>8</sup>. Expliquer l'homosexualité, c'est donc pour Voltaire contester la réalité d'un désir spécifique pour son propre sexe, quand ce n'est pas nier la réalité des pratiques sexuelles elles-mêmes, et le même préjugé revient quand il refuse d'admettre que les rapports sexuels entre soldats aient pu constituer une source de bravoure militaire dans le monde antique, et quand il balaye d'une pichenette méprisante la thèse rapidement esquissée par Montesquieu dans *L'Esprit des lois* d'une sorte d'homosexualité généralisée dans la Grèce de l'Antiquité. La fin de l'article, dans l'une et l'autre de ses versions, se concentre d'ailleurs sur la question du rapport entre les lois et l'amour « socratique », Voltaire voulant montrer que ce dernier n'a jamais été publiquement toléré, et encore moins valorisé ou justifié par aucune société, du fait de l'impossibilité

6 *Dictionnaire philosophique*, éd. sous la direction de Christiane Mervaud, OCV, t. 35 (1994), p. 328.

7 *Ibid.*, p. 329.

8 *Questions sur l'Encyclopédie*, éd. sous la direction de Nicholas Cronk et Christiane Mervaud, OCV, t. 38 (2007), p. 265.

logique d'une « loi », selon lui, « qui contredit et qui outrage la nature »<sup>9</sup>. Au fil du texte, les termes d'« attentat infâme contre la nature », d'« abomination dégoûtante » ou d'« usages honteux » pour désigner les rapports sexuels entre deux personnes du même sexe, ne donnent donc strictement aucun signe d'être ironiques et de jouer avec la langue de l'ennemi dans ce dialogisme subtil que Voltaire affectionne sur d'autres sujets. C'est sans distance et sans réserve qu'il les utilise, hésitant entre dénégation et mépris, entre l'idée que l'homosexualité n'existerait en réalité pas vraiment, celle qu'elle serait un amusement d'écoliers ou une « fadaise », et son traitement comme un objet de dégoût pur et simple<sup>10</sup>. Ajoutons que dans les ajouts et modifications des *Questions sur l'Encyclopédie*, le discours n'est en aucun cas plus modéré ou compréhensif : la « fadaise » devient même une « turpitude »<sup>11</sup>, et une immense note vient stigmatiser un « sujet odieux et dégoûtant »<sup>12</sup>. Enfin, l'auteur se réjouit de ce que ce « vice » soit « très rare » à son époque et juge qu'il y serait « presque inconnu sans les défauts de l'éducation publique »<sup>13</sup>. Je ne dispose pas d'informations statistiques sur le sujet en ce qui concerne le XVIII<sup>e</sup> siècle, mais même sur ces questions de quantité, il est probable que les certitudes de Voltaire sont très peu fondées. La conclusion, c'est qu'au-delà du prétexte offert par cette question pour régler des comptes avec Montesquieu ou penser le rapport entre lois humaines et loi naturelle, Voltaire reste confortablement installé, sur ce sujet, comme Didier Godard le remarque justement<sup>14</sup>, dans un langage qui est dans sa lettre celui de l'Église contre les sodomites. Le début de l'article du *Dictionnaire philosophique* fait ainsi s'entrechoquer le discours convenu d'un amour « antinaturel » et le constat de son évidence au contraire bien naturelle, sans parvenir pour autant à dépasser la première position. Quant à l'idée que l'homosexualité nuit à la société et à la population, on l'a beaucoup reprise dans les rues ces derniers temps, et évidemment pas du côté des partisans du mariage pour tous.

Dans le cas de Frédéric II, qui va nous occuper dans toute la suite de cette réflexion, l'approche théorique de la question est heureusement hors-sujet, et l'homosexualité de l'intéressé, qui a proposé à Voltaire une des aventures humaines les plus intenses et les plus décisives de sa vie, devient l'arrière-plan plus ou moins inoffensif, pittoresque, grotesque ou scandaleux, selon les humeurs de

9 *Ibid.*, p. 331.

10 Christophe Paillard, ici même, défend un point de vue différent : voir « Les libertés sexuelles de Voltaire : hétérosexualité, homosexualité, autosexualité dans les *Questions sur l'Encyclopédie* », p. 117-131.

11 *OCV*, t. 38, p. 263.

12 *Ibid.*, p. 264.

13 *Ibid.*, p. 267.

14 Didier Godard, *L'Amour philosophique. L'homosexualité masculine au siècle des Lumières*, Béziers, H&O, 2005, p. 175.

Voltaire, d'un épisode émotionnellement très fort de sa vie, culminant dans le moment traumatique de Francfort, et qui est volontiers raconté par l'écrivain comme l'équivalent d'une passion amoureuse déçue qui se serait terminée dans un climat de cauchemar. Quand il est question d'homosexualité à propos du roi de Prusse, nous retrouvons donc l'attitude très pragmatique que j'ai déjà évoquée, Voltaire faisant avec cet aspect des choses sans trop s'en formaliser pendant la période heureuse de sa liaison avec lui. Mais nous sommes aussi en présence d'un jeu plus intrigant qui mérite un peu d'attention pour tenter d'en démêler le sens, Voltaire filant complaisamment à ce sujet la métaphore du roman d'amour et comparant explicitement, au moins en une occasion, cette amitié exceptionnelle aux « fadaises » masculines de Frédéric. Je vais ici m'appuyer essentiellement sur les *Mémoires pour servir à la vie de Monsieur de Voltaire, écrits par lui-même*, avec à l'occasion des emprunts au dossier *Pamela* reconstitué, avec des zones d'ombre, par André Magnan<sup>15</sup>. Or, dans les *Mémoires*, Voltaire met doublement en perspective son aventure avec Frédéric, d'une part, et ce, de manière très visible, avec son lien avec Mme du Châtelet donnée comme la « rivale »<sup>16</sup> qui empêcha longtemps le couple masculin de vivre pleinement son idylle, d'autre part, d'une manière plus discrète mais tout de même nettement perceptible, avec les « turpitudes » homosexuelles de Frédéric. Cet éclairage amoureux et sexuel de la liaison entre les deux hommes relève certes de la plaisanterie, mais pas seulement. Il montre surtout que Voltaire a compris la profondeur et la violence étonnante de son sentiment pour le roi de Prusse comme quelque chose qui n'est certes pas assimilable au désir sexuel, mais n'en participe pas moins d'une fascination et d'un désir vertigineux pour le pouvoir qui ne sont pas totalement sans rapport avec lui, et qu'au moment de l'écriture il tente à la fois de comprendre ce sentiment troublant et complexe, et, d'une certaine manière, de s'en déprendre et de le conjurer. Cela explique ce fait assez singulier chez Voltaire, perçu souvent comme l'écrivain social et pragmatique par excellence, de textes qui ont pu se passer de son vivant de destinataires, et même n'exister, pour *Pamela*, qu'au terme d'un travail de reconstitution – celui d'André Magnan – particulièrement difficile et toujours incertain. On prend parfois comme une plaisanterie ou une pose rhétorique la déclaration qui figure à la fin des *Mémoires* que Voltaire y « parle[rait] de soi à soi-même »<sup>17</sup>, mais cette idée d'autodestination me paraît au contraire à prendre très au sérieux au moins en ce sens que Voltaire a eu besoin d'écrire ces textes pour lui-même, même s'il

15 Voir *L'Affaire Pamela. Lettres de Monsieur de Voltaire à Madame Denis, de Berlin*, éd. André Magnan, Paris, Paris-Méditerranée, 2004.

16 *Mémoires pour servir à la vie de Monsieur de Voltaire*, éd. Jonathan Mallinson, OCV, t. 45c (2010), p. 382.

17 *Ibid.*, p. 422-423.

n'a pas rendu totalement impossible leur socialisation et leur publication après sa mort, et que cette finalité personnelle pouvait au moins dans un premier temps lui suffire. Car ces textes qui évitent presque constamment l'expression directe de l'intimité n'en tournent pas moins vertigineusement autour d'une faille douloureuse, d'une blessure ouverte brutalement à Francfort et jamais totalement refermée, et leur humour magnifique produit ses badineries virevoltantes sur un abîme. La lecture qui a souvent été faite, dès leur parution à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et tout autant par la suite, des *Mémoires pour servir à la vie de Monsieur de Voltaire* comme pamphlet posthume contre Frédéric II me paraît donc particulièrement insuffisante. Elle passe complètement à côté de la profondeur de ce texte en le confinant à un enjeu social et à la dimension d'une satire, en occultant sa violence existentielle et son caractère traumatique. Elle réduit sa profondeur poétique à une rhétorique tout extérieure, et travestit un des textes les plus étranges et les plus troublants de Voltaire en une simple bombe à retardement conçue pour discréditer le roi de Prusse sur la scène publique après la mort de l'auteur. Si l'on renonce à cette facilité, le motif de l'homosexualité du roi dans les *Mémoires* n'est pas seulement un thème à charge dans une logique pamphlétaire, il ne fournit pas seulement les pièces d'un dossier accusateur visant à transformer l'ex-« despote éclairé » en espèce de double de son père Frédéric-Guillaume ou du Père Ubu. Il offre un contrepoint à la fois grotesque et infiniment révélateur à ce que Voltaire raconte de son propre rapport à Frédéric, qui donne tout son sens à la fois au vertige qui a saisi l'écrivain au début de son rapport avec le monarque, et à la symétrie subtile installée par Frédéric entre les hommes qui servaient à ses plaisirs charnels et ceux qui servaient à ses plaisirs de l'esprit. Voltaire finit par réaliser qu'il n'avait pas au fond, à la cour de Prusse, un statut totalement différent des premiers, et que l'esclavage doré qu'il y avait accepté, sexualité mise à part, n'était pas d'une nature si parfaitement différente, dans ce qu'on pourrait appeler, en forçant un peu les choses, le harem de gens d'esprit de Frédéric.

Commençons par ce qui est d'ordre proprement sexuel. J'ai dit que Voltaire avait été accoutumé fort jeune à la fréquentation d'hommes aux mœurs très libres. Or, dans *Pamela* et dans les *Mémoires*, il fait de la cour de Prusse, malgré ses aspects quasi spartiates sur d'autres plans, une des sociétés les plus relâchées, sur le plan des idées aussi bien que des mœurs, qu'il ait fréquentées de sa vie, plusieurs traits donnant à la cour personnelle de Frédéric une nette coloration libertine, alors que d'autres insistent sur la petite pléiade d'esprits forts qu'il y avait rassemblée. La salle où ont lieu les soupers du roi est ornée, à en croire le texte des *Mémoires*, d'une peinture suggestive, que le mémorialiste, le plus souvent extrêmement laconique, décrit avec une complaisance évidente :

C'était une belle priapée. On voyait des jeunes gens embrassant de jeunes femmes, des nymphes sous des satyres, des Amours qui jouaient au jeu des Encolpes, et des Gitons, quelques personnes qui se pâmaient en regardant ces combats, des tourterelles qui se baisaient, des boucs sautant sur des chèvres, et des béliers sur des brebis. [...] un survenant qui nous aurait écoutés en voyant cette peinture, aurait cru entendre les sept sages de la Grèce au bordel<sup>18</sup>.

On se croirait dans l'*Ode à Priape* de Piron où toutes les créatures naturelles et surnaturelles sont poussées dans un élan universel les unes vers les autres, dans une célébration ardente de la sexualité. Et, comme le montre la référence qui n'est pas anodine à Encolpe et Giton, cette bacchanale intègre l'homosexualité masculine à une fresque érotique où, par ailleurs, hommes et animaux se côtoient dans une effervescence qui semble ironiquement estomper la frontière. Ce tableau est donc beaucoup plus qu'un décor. Un peu après, Voltaire raconte, pour illustrer l'anticléricisme incroyablement virulent de Frédéric, une anecdote édifiante sur l'ouverture d'esprit d'un monarque qui aurait, par ailleurs, au début de son règne, aboli la peine de mort pour les cas de sodomie :

Quelques juges de province voulurent faire brûler je ne sais quel pauvre paysan accusé par un prêtre d'une intrigue galante avec son ânesse. On n'exécutait personne sans que le roi eût confirmé la sentence. Loi très humaine qui se pratique en Angleterre et dans d'autres pays. Frédéric écrivit au bas de la sentence qu'il donnait dans ses États *liberté de conscience et de v*<sup>19</sup>...

La formule du roi de Prusse met précisément en rapport la liberté en matière de religion et la liberté en matière de sexualité, et peut passer pour un acte précurseur de ce qu'on appellera plus tard « libération sexuelle », à partir d'un cas présumé de zoophilie. Je remarque au passage le ton très léger et l'humour mondain de Voltaire sur ce sujet brûlant, son absence totale de commentaire approuvateur ou désapprouvateur, qui rend difficile l'évaluation de son degré de complicité avec Frédéric. Elle est évidemment totale en ce qui concerne la charge antireligieuse, mais plus ambiguë sur les questions sexuelles à proprement parler. Y a-t-il insinuation que l'accusation de zoophilie est fautive ? Le texte n'est pas clair sur ce point, même s'il ne parle justement que d'accusation et non de fait avéré. Doit-on comprendre que la zoophilie ne choque au fond guère Frédéric, la formule de « l'intrigue galante » fonctionnant alors comme un écho dialogique de son point de vue sur la question ? Mais on peut penser que le monarque prétend bien plus légitimer par sa formule sa propre homosexualité,

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 362.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 363.



et éventuellement celle des autres, que les romans d'amour de ses sujets avec des animaux. Cette anecdote est-elle présente ici pour suggérer que la liberté intellectuelle de Frédéric confinerait à un nihilisme cynique sur un sujet particulièrement sordide ? Il n'est pas complètement impossible de comprendre le texte ainsi, mais ce n'est encore qu'une hypothèse, car Voltaire semble ne vouloir tirer aucune conclusion et laisser la liberté au lecteur de le faire, comme cela est également le cas sur la question des rapports sexuels de Frédéric avec des hommes.

108

Sur cette dernière question en effet, le texte des *Mémoires* est à la fois insistant et malicieux, courant comme chat sur braise sur un sujet sur lequel il ne s'appesantit jamais, sur lequel il n'exprime jamais non plus de jugement direct, s'abstenant notamment de tout commentaire moral, et en disant malgré tout autant que possible sur la nature de ces rapports, le temps de quelques apparentes plaisanteries lâchées comme en passant. Il y a ici tout un jeu de pistes absolument fascinant que Jonathan Mallinson a traqué dans les notes de son excellente édition des *Mémoires*, et qui est pourtant encore plus complexe et retors que ce qu'il a observé. La première allusion fugitive figure dans l'évocation du « régiment de géants » de Frédéric-Guillaume, armée de mâles de parade « dont le plus petit avait sept pieds de haut » : Voltaire en profite pour opposer le père au fils, du fait que le second « aimait<sup>20</sup> les beaux hommes, et non les grands hommes »<sup>21</sup>. La notation est plaisante, dans le contexte apparemment gratuite, totalement dépourvue, comme ce sera toujours le cas, de toute marque explicite de jugement du mémorialiste, qui n'utilise absolument jamais à propos de Frédéric les termes brutaux que nous l'avons vu employer sans vergogne dans le *Dictionnaire philosophique* à propos de l'homosexualité en général. Elle est le premier élément textuel d'un important réseau d'allusions qui se développe dans l'ensemble des *Mémoires* sans jamais acquérir un sens parfaitement clair.

Un peu plus loin, la tentative de fuite du jeune prince de Prusse est racontée dans un style quasi romanesque parodique, donnant une place importante à ses deux compagnons de fuite masculins. La nature des relations de Frédéric avec ces deux hommes n'est pas précisée, mais il n'est pas impossible de lire entre les lignes le motif filé des « amours masculines », ce qui est corroboré par ce que nous savons par ailleurs des liens du jeune prince avec eux : ainsi Kat et Keit sont-ils, dès leur première évocation, présentés comme « deux jeunes gens fort aimables »<sup>22</sup>, et ce caractère « aimable » est évidemment un écho

<sup>20</sup> Pourquoi ce passé ?

<sup>21</sup> *OCV*, t. 45c, p. 321.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 323 (je souligne).





plaisant du point de vue de Frédéric au sujet de leur séduction virile. Keit est d'ailleurs donné comme un des deux « confidents » du prince, et le terme, dans le contexte, semble suggérer que ces « confidences » sont le signe d'une très grande proximité d'une nature qui n'est pas seulement morale. Toujours dans le même ordre d'allusions et de rapprochements, l'exécution de Kat sous les yeux de Frédéric est un « spectacle » offert au sadisme de Frédéric-Guillaume, qui s'était déjà régalé de voir fouetter une femme qu'on croyait être la *maîtresse* du futur Frédéric II : le parallèle est encore plus suggestif qu'intéressant. Et à propos de cette femme, « fille d'un maître d'école de la ville de Brandebourg établie à Potsdam », Voltaire lâche une remarque beaucoup plus directe : « il [le prince royal] crut être amoureux d'elle, mais il se trompait. Sa vocation n'était pas pour le sexe ». Et il ajoute sardoniquement : « Cependant, comme il avait fait semblant de l'aimer, le père fit faire à cette demoiselle le tour de la place de Potsdam conduite par le bourreau, qui la fouettait sous les yeux de son fils »<sup>23</sup>. Inutile de dissenter longuement sur ces anecdotes, qui montrent au moins que Voltaire a eu sous les yeux un exemple démentant totalement l'idée saugrenue que l'homosexualité n'existerait que « faute de femmes », que nous avons pourtant vu dominer son approche théorique de la chose. Dans un autre passage, d'ailleurs, Voltaire, qui évoque le goût du roi pour la danseuse Barbarini qu'il couvre d'or, le justifie insolemment par le fait qu'elle « avait les jambes d'un homme »<sup>24</sup>. C'est illustrer l'idée qu'on peut être attiré par une femme, lorsqu'on est homosexuel, par ce qui en elle ressemble à un homme, alors que Voltaire explique l'homosexualité dans le *Dictionnaire philosophique* tout au contraire, comme on l'a vu, par la ressemblance de certains jeunes hommes avec des femmes. Sa théorie est tellement inconsistante qu'il ne faut pas être surpris de voir la narration des *Mémoires* la démentir constamment.

Plus intéressant encore pour notre sujet : à la fin de cet épisode de fuite ratée, Frédéric est emprisonné à Custrin, « dans une espèce de cachot ». Le début semble avoir été rude, mais Voltaire préfère s'attarder sur les adoucissements ultérieurs du sort du jeune prince :

[...] au bout de six mois, on lui donna un soldat pour le servir. Ce soldat jeune, beau, bien fait, et qui jouait de la flûte, servit en plus d'une manière à amuser le prisonnier. Tant de belles qualités ont fait depuis sa fortune. Je l'ai vu à la fois valet de chambre et premier ministre, avec toute l'insolence que ces deux postes peuvent inspirer<sup>25</sup>.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 325.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 367.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 325.



Ce jeune homme, que Voltaire ne nomme pas, que les biographes de Frédéric ont identifié comme le soldat Fredersdorff, et dont Jonathan Mallinson remarque en note qu'il devint par la suite « *private chamberlain* » du monarque, apparaît comme une créature idéale pour « amuser » le roi aussi bien en flattant son goût pour la musique qu'en assouvissant ses « besoins » d'un autre ordre, lesquels mettent en œuvre les « belles qualités » (« beau et bien fait ») évoquées précédemment. Dans l'espace étriqué du « cachot », c'est l'idéal *homme à tout faire*, proposant en modèle réduit à la fois les charmes secrets de la virilité, dont Frédéric aura bientôt à sa disposition des petites troupes, que les bienfaits de l'art, que Frédéric étendra ultérieurement à une petite cour d'écrivains, d'artistes, de philosophes et de savants amusant Sa Majesté. La possibilité pour un seul homme de présenter comme en modèle réduit tous ces plaisirs à la fois en dit long sur le sens de leur diffraction en différentes figures par la suite : il y aura les « amuseurs » pour le corps, et les « amuseurs » pour l'âme, mais d'un statut pas totalement différent.

110

Le meilleur reste cependant à venir. Au moment où il raconte son premier séjour en Prusse, en tant qu'ambassadeur plus ou moins secret de la France, Voltaire évoque les habitudes quotidiennes du roi. Or, dans cette espèce d'emploi du temps de la vie de Frédéric, comparable à certains égards à la « mécanique » de Louis XIV décrite par Saint-Simon, un moment rituel est donné tous les matins à la « détente » sexuelle du monarque :

Quand Sa Majesté était habillée et bottée, le stoïque donnait quelques moments à la secte d'Épicure ; il faisait venir deux ou trois favoris, soit lieutenants de son régiment, soit pages, soit heiduques, ou jeunes cadets. On prenait le café. Celui à qui on jetait le mouchoir restait demi-quart d'heure tête à tête. Les choses n'allaient cependant pas jusqu'aux dernières extrémités, attendu que le prince du vivant de son père avait été fort mal traité dans ses amours de passage, et non moins mal guéri. Il ne pouvait jouer le premier rôle, il fallait se contenter des seconds. Ces amusements d'écoliers étant finis, les affaires d'État prenaient la place<sup>26</sup>.

Voltaire rivalise ici avec Crébillon dans l'art du gazage d'éléments en réalité fort crus, le lecteur étant invité à jouir du plaisir du déchiffrement. D'abord, le prince est rapide en besogne : un « demi-quart d'heure », ce n'est vraiment pas beaucoup, et cette durée assimile la chose à une espèce de « toilette » physique très rudimentaire, où l'on imagine que les « préliminaires » ne sont pas très raffinés et qu'on va vite au fait. À quel fait, au juste ? On croit comprendre à demi-mots que le prince, sans doute victime d'une maladie vénérienne dans sa

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 360.



jeunesse, dont il ne s'est pas complètement remis, n'a qu'un usage très amoindri de son propre organe sexuel. Il doit donc se contenter d'un « second rôle » dont la nature n'est pas dévoilée, mais il n'y a pas trente-six possibles : soit il pratique la fellation sur la personne de ses « favoris », soit il se fait sodomiser par eux. L'opposition entre « premier » et « second » rôle suggère que c'est cette dernière piste qui est plus probablement à suivre, dans une espèce de hiérarchisation stéréotypée des fonctions sexuelles dont Voltaire s'amuse. Comment connaît-il ces détails sur ce qui se passe dans le « demi-quart d'heure » ? Mystère. Mais toutes les autres informations données ici, même si elles le sont comme d'habitude « en passant », sont précieuses et significatives : la sexualité du roi est en particulier liée au caractère très peu consistant d'une « philosophie » dont il change comme de chemise selon les occasions. Ensuite, les « favoris » n'ont visiblement pas leur mot à dire ; le mouchoir suffit à leur faire comprendre qui est censé servir ce jour-là, et ils n'ont pas plus de latitude pour discuter que les futures victimes des libertins des *120 journées de Sodome* : le pouvoir, c'est le pouvoir. En échange, ils sont précisément « favoris », de même que notre flûtiste était devenu « chambellan », l'abandon de leur corps étant payé par un peu de pouvoir, évidemment fragile et temporaire, et révoquant à volonté, que leur concède le souverain. Enfin, ils contribuent à son « amusement », d'un genre qui demande moins de temps que ceux que lui fournissent La Mettrie ou Voltaire, qui est un peu moins raffiné aussi, mais qui n'a peut-être pas au fond un statut social si profondément différent. La plaisanterie de ce petit monde, à la mort de La Mettrie, sur le fait que la place d'athée du roi est désormais vacante, est sur ce point on ne peut plus significative.

Le parallèle entre ces petites passades et le grand roman d'amour Voltaire/Frédéric est d'ailleurs explicité au moins une fois : au moment où, après la mort de Mme du Châtelet, Voltaire reprend des fonctions à la cour de Prusse pour un séjour plus durable et plus décisif, Voltaire cite une espèce de lettre de déclaration d'amour de Frédéric à son « protégé », sur laquelle je serai amené à revenir, et ajoute :

Les démonstrations de bouche furent encore plus fortes que celles par écrit. Il était accoutumé à des démonstrations de tendresse singulières, avec des favoris plus jeunes que moi ; et oubliant un moment que je n'étais pas de leur âge, et que je n'avais pas la main belle, il me la prit pour la baiser. Je lui baisai la sienne, et je me fis son esclave<sup>27</sup>.

Le roi semble avoir, dans un moment d'étourderie, confondu Voltaire avec une des créatures de ses plaisirs, et Voltaire n'est pas dupe : devenu son « esclave »,

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 385.

il n'a pas un statut réel plus reluisant que le leur. Si Voltaire voulait écrire un « pamphlet contre le roi de Prusse », voici vraiment une étrange manière de le faire !

Quant au « roman d'amour », il saute aux yeux. J'ai déjà fait allusion à la symétrie des liens rivaux Voltaire/Mme du Châtelet et Voltaire/Frédéric II, sans cesse soulignée par les *Mémoires*. Ensuite, il y a la comparaison filée de Frédéric avec l'Alcine du *Roland furieux*, espèce de double de Calypso retenant les nobles guerriers, dont Voltaire lui-même bien sûr, dans ses amoureux filets : elle revient à plusieurs reprises dans les *Mémoires* et était déjà présente dans le dossier « Pamela ». Tout cela serait largement suffisant, mais il y a aussi la « lettre d'amour » écrite par Frédéric à Voltaire, où il lui promet tout le bonheur possible à ses côtés, et, à son sujet, cette profonde plaisanterie du mémorialiste : « Une maîtresse ne s'explique pas plus tendrement »<sup>28</sup>. Remarquons au passage qu'« Alcine » ou « maîtresse », Frédéric est officiellement féminisé dans cette histoire, comme il l'est dans les « demi-quarts d'heure » où il joue le « second rôle », et que Voltaire tient à garder un rôle viril jusque dans cette parodie d'échange amoureux.

112

Plus intéressant encore que tout cela, Voltaire est étonnamment lucide sur la nature de sa fascination pour Frédéric, qu'il décrit comme un désir suscité par le prince *en tant que tel*. Voltaire n'a évidemment pas de « désir sexuel » pour Frédéric II, mais sa relation au roi de Prusse n'en est pas moins sous le signe d'une *libido* d'une autre nature, qui n'est pas moins vertigineuse, et qui trouve peut-être son origine au moins partiellement dans le même lieu que le désir sexuel. Particulièrement remarquables de ce point de vue sont les moments où il décrit le trouble qui l'envahit face aux avances initiales du souverain, et dont il faut avouer qu'on ne trouve rien de comparable dans le texte à propos de Mme du Châtelet. Dès le début de leur relation épistolaire, Voltaire se décrit ironiquement dans une espèce d'hystérie d'excitation : à Cirey, il organise des fêtes en l'honneur du prince royal, et ordonne « une belle illumination dont les lumières dessinaient les chiffres et le nom du prince royal, avec cette devise : *L'espérance du genre humain* »<sup>29</sup>. Juste après, l'amitié tendre avec laquelle Frédéric lui écrit lui fait concevoir ce qu'il appelle des « espérances personnelles »<sup>30</sup>. Et, après la première rencontre entre les deux hommes, le cœur de Voltaire s'épanouit, enflammé par le caractère de « souverain » de son tendre ami : « Je ne laissais pas de me sentir attaché à lui, car il avait de l'esprit et des grâces, et de plus, il était roi, ce qui fait toujours une grande séduction, attendu la faiblesse

<sup>28</sup> *Ibid.*

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 329.

<sup>30</sup> *Ibid.*

humaine »<sup>31</sup>. L'idée se précise au moment où, Mme du Châtelet morte ayant laissé le terrain libre, Frédéric renouvelle ses avances. C'est ici, peut-être, le passage crucial, car la reprise parodique du langage de l'échange amoureux est immédiatement associée à l'évocation de la fascination de Voltaire pour un roi qui a certes d'autres qualités, mais qui ne brillent autant que parce qu'il est roi : « Le moyen de résister à un roi victorieux, poète, musicien, et philosophe, et qui faisait semblant de m'aimer. Je crus que je l'aimais »<sup>32</sup>. Tout ici est remarquable, de l'idée d'une « résistance » (féminine ! ici Voltaire, sans s'en rendre compte, a échangé les rôles : c'est la « femme » qui, sous l'Ancien Régime, « résiste » aux avances masculines), à la subtile imbrication de la qualité réelle (« roi ») à des qualités qui feignent d'en être indépendantes mais qui en sont en réalité les satellites et des signaux de cristallisation, « poète », « musicien », « philosophe » étant autant de voiles culturels pour atténuer la violence du désir pour le roi en tant que tel. Enfin et surtout, dire « Je crus que je l'aimais », c'est crier, non une illusion d'amour, mais un amour illusoire et déçu. Voltaire n'a pas « cru » qu'il aimait Frédéric, il l'a aimé véritablement, son cœur a été transporté par l'enthousiasme et l'excitation prodigieuse de cette relation exceptionnelle, et il explique exactement pourquoi : ce que j'ai analysé plus haut comme une érotique du pouvoir, dont le texte ne cache rien, et qui a sans doute suscité quelques-unes des émotions les plus profondes de toute la vie de l'écrivain. Les « potions enchantées » dont s'est servi le souverain, qui ont pour résultat « la tête un peu tournée » (entendons : complètement chamboulée) de Voltaire, n'ont pas d'autre secret magique que sa qualité même de souverain, et la fascination extrême de Voltaire pour cette qualité, justement. Le chemin que nous avons déjà parcouru pour confirmer le parallèle entre l'évocation des « amours masculins » de Frédéric et le « roman » Voltaire/Frédéric trouve ici son point d'aboutissement : la seule raison pour les créatures masculines du roi de Prusse de lui accorder des « demi-quarts d'heure », c'est son pouvoir. Le « mouchoir » est donc une distinction dérisoire, mais, comme toute distinction dans une cour, réelle malgré tout. Et les « favoris » ne désirent pas l'homme Frédéric, mais le roi. Il n'en est pas autrement, malgré ses longues illusions sur le sujet, ses dénégations occasionnelles, et son insistance à lui donner du « Votre Humanité » dans ses lettres de la période heureuse, de Voltaire.

Je conclurai justement sur la question du favori. Patrick Dandrey, dans une communication qu'il a donnée en mars 2013 à Versailles<sup>33</sup>, a proposé une analyse remarquable du lien entre Louis XIV et Lauzun, qui lui apparaissent comme

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 335.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 383.

<sup>33</sup> Patrick Dandrey, « L'«étrange singularité» de M. de Lauzun », *Cahiers Saint-Simon*, n° 41 (2013), p. 37-46.



l'archétype du monarque et de son favori, et comme le lieu idéal d'une réflexion sur la nature de ce rapport. Or, Patrick Dandrey montre précisément comment le prince se constitue pour le courtisan en objet de désir, suscitant dans sa « princerie » même des passions tout aussi intenses que les plus ardentes passions sexuelles, et que le courtisan brûle de se constituer lui aussi en objet de désir en acquérant le statut à la fois précieux et toujours infiniment fragile et révocable de « favori ». Patrick Dandrey montre à la fois que ce lien n'est pas de nature sexuelle et que, malgré tout, le seul point de comparaison pour le comprendre en profondeur n'en est pas moins la relation amoureuse. Dans le lien Louis XIV/Lauzun se révèle donc pour lui, je le cite, « toute la part d'affectivité profonde et sous-jacente, de sensibilité exacerbée, de passion, en un mot, qui hante les relations de pouvoir, ces étranges relations inégalitaires et complémentaires entre deux hommes qui semblent se dire “parce que c'était lui, parce que c'était moi” ». Et il ajoute un peu plus loin ce remarquable commentaire, qui me semble expliquer le lien Voltaire/Frédéric aussi parfaitement que celui du Roi-Soleil et de son plus célèbre favori :

114

Entière et brutale, épaisse, la propagande qui a soutenu dans tant de bons et beaux esprits le culte moderne de la personnalité au xx<sup>e</sup> siècle n'effleure pas même la subtilité, la complexité, la sophistication et la délicatesse que supposait une relation de faveur sous l'Ancien Régime. C'est une fascination réciproque qui n'a que faire d'hypnose, une folie partagée sans lavage de cerveau, une mystique autrement profonde et intériorisée qu'une simple religion de la personne. C'est un arc-en-ciel passionnel qui éclipse de ses bigarrures le monochrome d'une adoration sans trouble dans un ciel sans nuage : parce que tout y est réciproque quoique inégal, convaincu quoique feint, essentiel quoique artificiel, capricieux quoique constant. C'est une séduction sans flirt, une liaison sans sexe, un mariage sans prêtre, une passion sans consommation, mais assez forte pour s'assujettir toutes les autres. C'est un amour exclusif, ombrageux, orageux parfois, intense le plus souvent, traversé de refroidissements, de bouderies, de crises, de dépités, de jalousies, de trahisons, de cruautés, de fureurs et de folies, de retours, de réconciliations, et terminé tantôt en lambeaux, tantôt en déroute, tantôt en divorce, rarement à l'amiable. Le crime passionnel résout aussi ces amours-là<sup>34</sup>.

Si la pensée théorique de Voltaire sur la question de l'homosexualité, dans ses œuvres alphabétiques, est décevante, pour ne pas dire affligeante, le récit des *Mémoires pour servir à la vie de Monsieur de Voltaire*, sans rien théoriser, est infiniment plus profond et intéressant. Il suggère en effet que la frontière

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 44-45.



entre le lien social et le lien amoureux n'est pas claire, qu'il y a du social dans la sexualité, et du désir dans les rapports hiérarchiques, que les sentiments sociaux suscitent autant de plaisir et de souffrance que les relations sexuelles, et qu'ils ne sont pas d'une nature suffisamment différente pour qu'on ne puisse pas au moins partiellement expliquer, au moins métonymiquement, les uns par les autres. Parler d'homosexualité à propos des rapports de Voltaire et de Frédéric tels que les décrivent les *Mémoires* n'a donc strictement aucun sens. Mais en rester à des repères communs comme celui de la simple amitié ou d'un rapport hiérarchique sans ambiguïté est tout autant un leurre. C'est bien d'un *amour* entre les deux hommes qu'il est question, d'une nature que la sociologie et la psychanalyse combinées pourraient sans doute éclaircir, mais que le « pur littéraire » préférera peut-être laisser dans un flou poétique.

